



Chapitre 63 : Sous le poids des ombres et des promesses

Par Auteur_sans_nom

Publié sur Fanfictions.fr.

[Voir les autres chapitres.](#)

Il était une fois, il y a bien longtemps...

...une femme marchait vite, le souffle court, fendant sous les hautes branches une forêt ancienne, profonde, presque vivante. Les arbres, torses noueux dressés comme des gardiens oubliés, s'entrelaçaient au-dessus d'elle en une voûte oppressante qui engloutissait la lumière. Pourtant, elle ne ralentissait pas. Ce labyrinthe de troncs sombres, de feuilles humides et de racines traîtresses, elle le connaissait par cœur. Elle y avait grandi, elle l'avait arpenté seule bien des fois, et à force d'y survivre, elle l'avait apprivoisé. C'était son territoire. Son abri. Son silence. Mais ce soir, quelque chose avait changé. Un détail infime dans l'air, un frisson qui ne venait ni du vent, ni du froid. Une dissonance à peine perceptible, comme un regard posé dans son dos, sans visage ni nom. Était-ce la fatigue ? L'ombre portée de ses propres pensées ? Ou quelque chose de plus ancien, de plus ancien que les arbres eux-mêmes, tapi dans les interstices du monde ? Elle ne savait pas, mais elle accéléra le pas.

Contre elle, serré dans le creux de ses bras, un enfant dormait. Sa tête reposait doucement contre l'épaule de la femme, et ses petites mains, de temps à autre, se refermaient avec un réflexe inconscient sur le tissu de la cape, comme si même dans le sommeil, quelque chose en lui redoutait d'être laissé en arrière. Ses paupières closes frémissaient parfois, traversées par des rêves sans forme, et ses lèvres, entrouvertes, semblaient sur le point de murmurer — mais aucun son ne venait. Rien qu'un souffle léger, paisible, presque trop paisible. Car l'enfant, depuis la tombée du jour, n'avait plus dit un mot. Et ce silence-là, sa mère le sentait, n'était pas un hasard. Ce n'était pas le silence naturel d'un nourrisson bercé par la fatigue ; c'était autre chose, plus instinctif, plus profond. Comme si quelque chose en lui, quelque chose plus ancien que les mots, d'avant même la peur, avait compris qu'il ne fallait pas faire de bruit... Qu'il ne fallait pas pleurer. Pas ici. Pas cette nuit.

Elle le tenait un peu plus fort. Et, sans ralentir, elle s'enfonça plus avant dans la forêt, guidée autant par sa mémoire que par une urgence sourde, obscure, qu'elle ne comprenait pas encore. Mais qu'elle n'osait pas ignorer.

Elle devait continuer. Il le fallait. Même si chaque pas alourdissait un peu plus ses jambes, même si la fatigue se faisait lancinante dans le creux de ses épaules et dans la brûlure de ses pieds meurtris. Elle avançait, obstinée, le regard fixé droit devant elle, comme si la direction, à défaut d'être certaine, pouvait au moins donner l'illusion d'un choix. La route, si l'on pouvait

encore l'appeler ainsi, n'était plus qu'un sillon vague entre les racines détrempées et les flaques boueuses, mais elle n'avait pas le luxe de s'arrêter, pas même pour souffler. Il lui fallait trouver un abri avant la nuit, un endroit où le vent ne passerait pas, où les créatures du dehors, et celles de l'intérieur des hommes, ne viendraient pas la chercher.

Ses bottes s'enfonçaient dans la terre molle à chaque foulée, émettant un bruit sourd, épais, comme si même le sol voulait la retenir. Le cuir, usé jusqu'à la corde, était marqué de cicatrices : des entailles de ronces, des morsures de pierres et autres déchirures laissées par trop de marches sans repos. Elle n'avait pas eu le temps de les réparer, ni même de les enlever. Depuis qu'elle avait fui, tout n'était qu'urgence, chaque heure gagnée sur la traque était un souffle de plus pour son enfant.

Elle avait sauvé tant de vies... Des hommes en armes, des fermiers, des enfants fiévreux et même ceux que la peste avait effleurés. Elle avait soigné sans demander, sans juger et par là même, elle s'était crue protégée par le simple fait d'agir pour le bien. Mais cela n'avait pas suffi, car lorsque les hommes ont peur, le bien devient suspect, et ce qui dépasse leur compréhension devient coupable. Ils avaient murmuré, d'abord. Des rumeurs froides glissées dans le dos, des regards qui se détournaient, des gestes qui se raidissaient. Puis les murmures étaient devenus des cris, et les cris, des menaces. On avait craché à son passage, on avait accusé ses mains, ses remèdes, ses mots. Sorcière, disaient-ils. Sorcière... Et elle avait compris, trop tard, que dans leurs cœurs empoisonnés, elle était déjà sur bucher.

Alors elle avait fui. Elle avait rassemblé ce qu'elle pouvait — un sac, quelques onguents, quelques vêtements — et surtout, l'enfant. Son enfant. Celui qu'ils auraient tué sans même savoir pourquoi. Celui qu'elle avait protégé depuis son premier souffle, et qu'elle protégerait jusqu'au dernier des siens.

Mais en cet instant, son alliée de toujours, la forêt elle-même, semblait vouloir l'abandonner.

Les arbres, jadis familiers, lui paraissaient distants. Le silence n'était plus celui du repos, mais celui de quelque chose qui guette. Il y avait cette impression persistante d'être observée, cette sensation pesante, comme si deux yeux, lointains mais constants, la fixaient à travers le labyrinthe des troncs. Parfois, elle croyait voir scintiller leurs éclats vermillon entre deux branches, suspendus dans la brume avant de disparaître. Mais la sensation, elle, ne s'effaçait jamais. Cela faisait des jours qu'elle la portait, comme un poids entre les omoplates. Quelque chose la suivait. Peut-être un esprit ancien, ou une bête plus rusée que les autres. Ou peut-être rien. Peut-être était-ce la peur elle-même, devenue vivante à force d'être nourrie.

Un froissement d'ailes, soudain, fendit le silence. Une chouette, massive, surgit sans bruit, alla se percher plus loin, invisible à l'œil, mais présente. Le cœur de la femme bondit contre ses

côtes, mais elle se ressaisit aussitôt. Le souffle court, elle s'arrêta, juste un instant, et porta la main au front de son fils. Sa peau était tiède, moite de sommeil, mais paisible. Il dormait toujours, blotti contre elle, bercé par la cadence irrégulière de ses pas, par le martèlement lointain de son cœur contre sa tempe. Il était si petit, si calme, comme s'il n'avait rien entendu, rien ressenti. Comme s'il n'avait pas conscience que le monde s'effondrait lentement autour d'eux.

Un sourire triste, fugace, effleura ses lèvres.

Tu es si innocent, pensa-t-elle. Pourquoi faut-il qu'ils voient le mal là où il n'y a que tendresse ? Pourquoi faut-il que la peur leur fasse condamner ce qu'ils ne comprennent pas ? Ses questions n'attendaient pas de réponses, quelle importance à présent... Elle reprit sa marche, les bras un peu plus serrés autour de son fils, et s'enfonça plus avant dans la nuit naissante.

En relevant les yeux, elle aperçut une lumière diffuse, pâle et incertaine, qui perçait au travers des ramures denses, dessinant sur le sol mouillé de vagues silhouettes hésitantes, comme si le brouillard lui-même hésitait à se disperser. Là, entre les troncs encore baignés d'ombre, elle distingua la forme droite et solitaire d'un poteau de bois, dressé à la croisée de chemins invisibles, tout juste arraché à l'obscurité par le timide éclat d'une lune voilée. C'était une balise dérisoire dans ce monde avalé par la brume, mais aussi, peut-être, la promesse tenue d'une direction, d'un endroit vers lequel aller. Elle plissa les yeux, tendit le cou, cherchant à déchiffrer les panneaux cloués sur le bois noirci par les intempéries. Les lettres étaient mangées par le temps, rongées par les pluies et les vents, mais certaines restaient lisibles, accrochées là comme des souffles de civilisation laissés aux confins du monde.

Un frisson lui remonta la colonne. Ce n'était pas encore de la joie, ni même un vrai soulagement, seulement cette étincelle fragile que l'on garde dans la paume pour ne pas sombrer tout à fait. Elle serra un peu plus fort l'enfant contre elle, sentant sa chaleur, son souffle léger contre sa gorge, et se remit en marche. Ses pas, engourdis par la fatigue, froissaient la mousse et les feuilles mortes dans un murmure discret, mais régulier, rythmé par l'élan têtu de celle qui n'a pas le droit de faiblir. En s'approchant, elle sentit l'air changer, la brume semblait s'épaissir autour du carrefour, se lover contre le bois du poteau comme une bête fatiguée, gardant ce lieu de passage. Il y avait là quelque chose d'étrangement immobile, suspendu, comme si la forêt elle-même retenait sa respiration. La femme ralentit, l'instinct tendu, le regard aux aguets, mais rien ne bougea. Rien que le silence. Un silence pesant, engourdi, qui n'était pas tout à fait vide.

À quelques pas du poteau, elle s'arrêta. Son corps tremblait légèrement sous l'humidité mordante, mais ses gestes restèrent précis. Elle s'accroupit, souleva doucement son fils de ses bras, et, avec un soin presque cérémoniel, le posa sur un pan sec de sa cape qu'elle étala sur le sol. L'enfant gémit doucement, roula contre le tissu chaud, ses petites mains refermées sur

un pli du manteau comme sur un talisman rassurant. Elle le couvrit, l'effleura d'une caresse du bout des doigts, juste pour s'assurer, une fois encore, qu'il respirait bien, que son cœur battait toujours. Puis elle se redressa lentement.

Et se figea.

Quelque chose venait de changer, un déséquilibre à peine perceptible, comme si le monde autour d'elle venait, en un clin d'œil, de se réorganiser. Elle resta parfaitement immobile, les yeux écarquillés, son souffle suspendu dans sa gorge. Elle n'avait pas entendu de pas, ni de craquement, pas même le bruissement d'un souffle... et pourtant, elle savait. Quelqu'un, ou quelque chose, était là, derrière elle. Elle n'osa pas se retourner tout de suite. Son regard glissa lentement jusqu'à son fils, endormi dans un calme absolu. Puis, d'un mouvement aussi fluide que lent, elle se retourna.

Et son sang se glaça.

L'oiseau était là. Perché sur la traverse vermoulue du poteau, à la croisée des chemins, il semblait avoir émergé du bois lui-même, comme une excroissance d'ombre que la brume avait trop longtemps tolérée. Immobile, impassible, son plumage noir absorbait la lueur blême de la lune sans jamais la rendre, et ses yeux, deux perles rouges et luisantes, ne la quittaient pas. Ils brillaient d'une intelligence froide, d'une présence si aiguë que la femme sentit son souffle se figer dans sa gorge. Il la fixait sans ciller d'un regard où ni peur, ni hostilité, seulement une forme d'attente, transparaisait... Une pesée silencieuse, comme s'il évaluait quelque chose en elle.

Un frisson glacial, d'une lenteur insidieuse, lui remonta l'échine. Elle s'avança à pas mesurés, une main levée dans un geste d'apaisement, non pas par peur qu'il s'envole, mais comme on approche un animal que l'on devine capable de mordre sans prévenir. Elle avait passé sa vie à écouter les forêts, à lire les signes dans les feuillages, à parler aux bêtes avec la patience d'un cœur ouvert. Elle savait calmer un chien enragé, faire cesser les tremblements d'un faon blessé... Mais cet oiseau-là n'était pas un habitant ordinaire des bois, il n'avait ni l'instinct d'une proie, ni la prudence d'un prédateur. Il était... autre chose.

Elle s'arrêta à quelques pas du poteau, ses yeux rivés sur la silhouette noire, ses sens tendus comme les cordes d'un arc.

- Tu n'as rien à craindre de moi, murmura-t-elle, la voix douce, ronde, mais empreinte d'un tremblement qu'elle ne sut cacher tout à fait. Que veux-tu ? Pourquoi me suis-tu ?

Le choucas pencha la tête sur le côté, dans ce geste précis et mécanique qui, chez d'autres oiseaux, aurait paru anodin, presque amusant, mais qui, chez lui, portait une étrangeté presque dérangeante, comme un masque trop humain porté sur un visage d'animal. Il ne répondit pas, ne remua pas une plume, il se contentait d'observer.

Un instant passa, puis un autre, et soudain, sans le moindre cri, sans le moindre signal d'alerte, l'oiseau déploya ses ailes dans un battement sec. La nuit elle-même sembla frissonner au passage de son envol. Ses plumes noires, étrangement luisantes, dessinèrent un arc rapide dans l'air avant qu'il ne s'élève, en une courbe fluide, au-dessus des ramures noyées de brume. Elle le suivit des yeux, le cœur battant, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le labyrinthe des feuillages, absorbé par l'obscurité comme s'il n'avait jamais été là.

Un souffle s'échappa enfin de ses lèvres. Était-ce du soulagement ? De la crainte plus aiguë encore ? Elle n'aurait su le dire. Ce n'était qu'un oiseau, se répéta-t-elle, un simple choucas...Et pourtant, dans son départ, quelque chose manquait. Un vide, une question suspendue.

Pourquoi la suivait-il ?

Elle demeura là, figée, les yeux levés vers la canopée noire où l'oiseau s'était évaporé comme un mauvais présage. L'instant semblait suspendu, étiré par l'inquiétude. Puis, à contrecœur, elle détourna le regard. Elle inspira profondément, lentement, forçant son souffle à travers ses poumons trop serrés, et chassa d'un battement de paupières les pensées qui se formaient, acides, au fond de son esprit. Ce n'était pas le moment. Pas ici. Pas maintenant. Son enfant, contre sa poitrine, avait besoin d'un toit, pas de ses silences hantés.

Elle se tourna vers le panneau de bois, usé par les intempéries, déformé par les années. Du bout des doigts, elle écarta une touffe verte gorgée d'eau, ses ongles raclant doucement l'écorce détrempée. Une inscription apparut, hésitante, comme exhumée d'un autre temps. Les lettres, à moitié effacées, formaient un nom, celui d'un village qu'elle ne connaissait pas, perdu quelque part en amont, au-delà des collines noyées de brume. L'autre flèche, plus abîmée encore, pointait vers les terres sauvages, celles que même les cartes ne nommaient plus.

Elle resta un moment silencieuse, pesant chaque option avec une lassitude qui n'avait plus rien de rationnel. Il y avait, dans ce village inconnu, une promesse ténue, presque risible. Pourquoi ces gens-là seraient-ils différents ? Pourquoi seraient-ils moins prompts à juger, moins enclins à voir dans ses gestes un mal qu'elle n'avait jamais porté ? Elle n'en savait rien. Mais la forêt, jadis refuge, s'épaississait derrière elle comme une gueule qui se referme, et dans ses bras, le poids chaud de l'enfant devenait plus difficile à porter à chaque pas.



Elle baissa les yeux vers lui. Le petit visage dormait toujours, paisible, abandonné, comme s'il flottait encore dans les eaux d'un monde qui n'avait pas encore décidé de le briser. Elle le serra contre elle, doucement, ses lèvres effleurant son front tiède, et murmura, comme une prière qu'on adresse à personne en particulier :

- Juste une nuit... rien de plus. Une nuit de paix. C'est tout ce que je demande.

L'enfant émit un soupir, imperceptible, comme une réponse muette, ou un écho du souhait qu'elle n'osait formuler à voix haute. Elle se redressa lentement, rassembla les pans de sa cape autour du petit corps endormi, et s'engagea sur le chemin étroit, celui qui menait vers le village aux lettres effacées. Ses pas résonnaient dans le silence oppressant et, tandis qu'elle poursuivait sa route sous le poids des ombres et des promesses, les dés du destin venaient d'être jetés.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés